

qu'elle doit réunir pour être d'une conformation irréprochable.

Cette méthode est de la plus grande simplicité. On appelle écussons, les signes extérieurs qui servent à apprécier les qualités des individus ; ils sont au nombre de dix. Ils s'étendent, suivant leur classe, depuis le centre des quatre trayons jusqu'au niveau de l'extrémité supérieure de la vulve et sont susceptibles de se développer en largeur à partir du milieu de la surface postérieure d'une des cuisses jusqu'au milieu de la surface postérieure de l'autre. Par leur forme ou leur configuration, les écussons caractérisent et différencient les dix familles dont l'ensemble constitue la classification.

Une figure spéciale établie à la fin de chaque classe, devra servir à signaler les animaux bâtards.

Chacune des classes ou famille est caractérisée par un écusson de forme déterminée, toujours semblable à elle-même tant qu'on ne sort pas de cette classe, mais variable dans les dimensions de sa surface. Cette dimension pourrait s'évaluer par pouces carrés, mais cela deviendrait trop compliqué pour le praticien, puisqu'il dépend de la taille de l'individu ; on l'apprécie par les limites où l'écusson s'arrête sur la partie postérieure de l'animal les limites extrêmes sont les jarrets, la surface intérieure des cuisses et la vulve. La surface de l'écusson, dont le degré d'étendue varie, permet de partager chaque classe ou famille en six ordres, pour chacun desquels on assigne, en tenant compte de la taille, la quantité, la durée et la qualité du lait. L'écusson du premier ordre est le plus développé ; il est aussi le mieux caractérisé. L'écusson de chacun des cinq derniers ordres est semblable dans la forme à celui du premier ordre : il n'en est en quelque sorte qu'une réduction proportionnelle, un diminutif : c'est l'écusson du premier ordre, avec des dimensions réduites ou renfermées entre des limites moins étendues n'atteignant plus le jarret, ne recouvrant plus l'intérieur des cuisses, ne remontant plus jusqu'à la vulve, restant, par conséquent, à une distance plus ou moins grande de ces points de limites.

Lorsque les différentes familles des vaches franches auront été classées, nous passerons aux bâtards, lesquelles, quoique parfaitement semblables aux autres par leur forme et leur couleur,

en diffèrent essentiellement, car elles perdent leur lait aussitôt qu'elles sont en état de gestation.

Cette conformité de ressemblance est une source d'erreurs, même pour le praticien le plus exercé. Aussi, dans le tableau de classification, avons-nous bien précisé les signes distinctifs à l'aide desquels on peut facilement les reconnaître.

Après l'étude des vaches, viendra le chapitre des taureaux reproducteurs, que nous avons classés en trois ordres. Le premier comprendra les taureaux *bons reproducteurs* ; le deuxième, les reproducteurs de *moyenne qualité* ; le troisième les *mauvais reproducteurs*.

Quoique la classification porte plus sur les propriétés lactifères ou reproductives que sur les autres, il importe de prendre en considération toutes les autres qualités que les individus peuvent et doivent posséder pour être d'une organisation irréprochable.

Les vaches des premier et deuxième ordres de chaque classe, dans toutes les races donneront toujours dans la même contrée, une plus grande abondance de lait que celles des ordres inférieurs.

Pour connaître le produit lactifère des vaches, quelle que soit leur classe ou la localité qu'elles habitent, il suffit simplement de connaître la qualité des aliments qui font la nourriture habituelle des vaches dans le lieu où l'on opère. En suivant dans ses appréciations le degré de supériorité ou d'infériorité de l'écusson, on jugera, à peu de chose près, la quantité journalière de lait qui sont aptes à donner toutes les vaches de la même contrée, puisqu'on saura alors dans quelle proportion tous les chiffres de la classification doivent être modifiés.

L'EXEMPLE.

L'exemple est le moyen infallible de propager le goût des améliorations. Le peuple canadien, peut-être plus que tout autre est porté à l'imitation. Des traits frappants le prouvent à quiconque voyage et observe. On voit partout dans les campagnes une tendance à l'uniformité. Quelques fois on verra toute une concession avoir des maisons, des granges, etc., construites et situées sur un plan unique. Le fait est que quand un quelqu'un se propose de bâtir, il ne cherche aucunement par ses

propres calculs, ses propres réflexions, à tracer le plan d'une maison, d'une écurie qui offre une utilité toute nouvelle ; mais qu'au contraire il ira visiter la bâtisse de son voisin ou de son deuxième voisin et pour tout devis il dira au charpentier de lui en faire une exactement semblable. Un étranger en passant à travers un de nos rangs remarqua dans le coin d'un jardin un noyer assez grand pour porter des fruits, chez le voisin, dans le coin correspondant du jardin, un noyer un peu plus petit, chez le deuxième voisin, un autre noyer dont la plantation était en core plus récente, et de même pour cinq ou six voisins de suite.

Cette tendance à l'imitation, qui jusqu'ici n'a été qu'une cause de décadence continuëlle pour notre agriculture canadienne peut, si on veut l'exploiter, amener une réforme rapide et complète. Il incombe donc à tous les amis dévoués de l'agriculture de ne jamais oublier l'argument invincible de l'exemple ; c'est à eux de faire connaître par toutes les voies possibles les procédés nouveaux qu'ils suivent et les bons résultats obtenus. Une âme généreuse aime naturellement à faire le bien, à propager ce qui est vrai et bon. Un cultivateur qui, dans son égoïsme et son indifférence, garderait tout pour lui-même présenterait donc l'indice d'un mauvais cœur. Il est vrai que quelquefois on rencontre des caractères tonaces, qui vont même jusqu'à se moquer d'un conseil désintéressé ; cependant il ne faut pas se rebuter, il faut avoir pitié de l'ignorance quand on la rencontre et travailler patiemment et charitablement à la faire disparaître. On aura de la difficulté, c'est vrai ; mais la vérité se fera jour, petit à petit.

Toutefois prêcheurs d'exemple. Que nos succès en agriculture parlent plus haut que nos paroles : voilà le grand moyen de faire du bien à ses semblables et de promouvoir par conséquent les intérêts de la patrie ; car il ne faut pas oublier ces mots d'un grand homme : « Celui qui fait croître deux brins d'herbe là où un seul était produit, est un bienfaiteur public. »

À propos de l'influence que peut avoir l'exemple, voici ce qui nous était raconté l'autre jour.

Il y a une vingtaine d'années un émigrant écossais arrivait au Canada et venait s'engager chez un riche cultivateur canadien, des environs de Mon-